

## *Oratio Libertina*

André Beaudet

Numéro 43, hiver 1990

La volupté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16199ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudet, A. (1990). *Oratio Libertina*. *Moebius*, (43), 81–86.

## ORATIO LIBERTINA

André Beaudet

*La volonté peut donc toujours vouloir ou ne pas vouloir de tels objets finis, en vouloir un plutôt qu'un autre et cesser de le vouloir après l'avoir voulu; on exprime ce fait en disant qu'elle est libre quant à l'exercice de ses actes et quant à leur spécification.*

Jean Duns Scot

*La volupté même et le bonheur ne se perçoivent pas sans vigueur et sans esprit.*

Montaigne

Entre volupté et volonté, il y a un principe de volition qui leur est commun — *velle* : vouloir, désirer un objet dont le terme est d'exciter le sujet dans l'exercice d'un acte d'intellection. Dispositif à partir duquel s'établissent des relations, ou plutôt des liaisons dont certaines peuvent être dites dangereuses.

\*

*Voluptuaire* — terme de droit qui désigne des dépenses faites en vue du plaisir et non de l'utilité. Ou bien la volonté jouit d'un objet pour lui-même ou bien elle use d'un objet

en vue d'un autre : vieille distinction entre *frui* et *uti*. La littérature est en droit d'être tenue, aujourd'hui, pour un acte voluptuaire.

\*

Existe-t-il, chez les Grecs, trois degrés d'appréciation du plaisir : volupté contemplative ou amour du plaisir (*philèdonia*), volupté spirituelle ou active (*èdonè*), volupté corporelle ou passive (*truphè*)? Quoi qu'il en soit, Épicure transforme la volonté stoïcienne en volupté de l'âme, que Lucrèce reporte sur Vénus («*hominum deumque voluptas*») et que, par la suite, le christianisme se réconcilie en proclamant l'immortalité de l'âme («l'âme est l'acte et forme du corps», Duns Scot).

\*

*Voluptas, voluntas* : ce n'est pas qu'une simple boutade philologique qui remonterait à un jeu de mots de saint Augustin. Elle traverse tout le moyen âge, théologique et littéraire. Par exemple Dante, dans son *Convivio* : «Il y eut d'autres philosophes qui vinrent et crurent autre chose que ceux-là [les stoïciens], et d'iceux fut premier et prince un philosophe qui fut appelé Épicure; car voyant que chaque animal, aussitôt qu'il est né, comme adressé par nature vers la fin où il doit tendre, fuit douleur et demande allégresse, celui-ci dit que notre fin est volupté (je ne dis pas «volonté», mais je l'écris avec un *p*), autrement dit plaisir sans douleur. Et pour ce qu'entre le plaisir et la douleur il ne donnait place à aucun milieu, il disait que «volupté» n'était autre chose que «non douleur»... ». Selon l'usage médiéval, volonté est désir et volupté, plaisir : «*Voluntas est desiderium nondum adaptae rei, voluptas vero rei adaptae delectatio, bonae vel malae*» (Isidore de Séville). En d'autres termes, et c'est ce qu'il va falloir démontrer, ce rapport entre volupté et volonté est au coeur du programme libertin, tel qu'il l'a hérité du christianisme («l'acte d'une volonté est libre», Duns Scot) une fois que celui-ci s'est concilié l'épicurisme.

\*

À Épicure, Sade emprunte la notion d'apathie de l'âme comme méthode d'apprentissage de la volupté en tant que volonté. Sa pratique consiste à émousser toute émotion, à se désensibiliser et à se désénerver. «En raidissant notre âme contre tout ce qui peut l'émouvoir, en la familiarisant au libertinage, en ne lui laissant de la volupté que la physique, en lui refusant opiniâtrement la délicatesse, on l'énerve; et de cet état dans lequel son activité naturelle ne lui permet pas de rester longtemps, elle passe à une espèce d'apathie qui se métamorphose bientôt en plaisirs mille fois plus divins que ceux que lui procurent des faiblesses.» Quand la volupté devient cette volonté d'agir sur les autres, l'apathie se mue en libertinage qui est mise en scène et machination d'un érotisme de la tête : une formidable combinatoire entre le sexe et le cerveau, le désir et le langage.

\*

Dans *Les liaisons dangereuses*, la marquise de Merteuil rappelle au vicomte de Valmont, afin de le détourner de son projet de tomber la Présidente de Tourvel, ce qu'est le vrai plaisir : «Cet entier abandon de soi-même, ce délire de la volupté ou le plaisir s'épure par son excès...». Dans sa préface aux *Liaisons*, il faut savoir gré à André Malraux d'avoir saisi la dimension réelle de cette intrigue qu'il définit, mais n'est-ce pas là la définition même de la volupté?, comme «une érotisation de la volonté». Après Mozart, Laclos triomphe au cinéma : il n'est cependant pas certain que nous soyons à même, aujourd'hui, de méditer sur le sens de cette liaison dangereuse (*voluptas, voluntas*), nous pour qui la volupté n'est plus que lascivité, c'est-à-dire volonté corrompue.

\*

*Dissertation.* — Confrontant Mme de Clairwill et la marquise de Merteuil, montrer que Sade et Laclos, dans leur vie et dans leur oeuvre, s'ils se croisent souvent, ne se rencontrent jamais : l'érotique de l'un relevant de la combinaison, celle de l'autre de la suggestion. Il n'en reste pas moins que Sade et Laclos se trouvent une fois réunis sur le même banc des accusés et sous un même chef d'accusation :

association de malfaiteurs, complot libertin, lors de la publication du *Tribunal d'Apollon*, libelle diffamatoire écrit par la Société des Pygmées littéraires. Cela se passe en 1800 : le triomphe de la Vertu sur le Vice inaugure le 19<sup>e</sup> siècle. Commentez.

\*

Après Sade et Laclos, le 18<sup>e</sup> siècle disparaît. L'appréhension du sensible fait place à la pire des sensibleries : tout le 19<sup>e</sup> verse dans la volupté des larmes. Témoin de ce passage de la sensation au sensationnel, *Volupté* de Sainte-Beuve : le récit de sa relation adultère avec Adèle Hugo qu'il va, sa vie durant, entourer d'un halo de mystères sans réussir pour autant à écraser Victor Hugo. «Livre puritain», s'écrie Balzac qui s'empresse de le récrire, transposant dans *Le lys dans la vallée* sa propre aventure avec Mme de Berny. Ce faisant, l'*invention* qui est le mot-clé du 18<sup>e</sup> siècle jusqu'à Stendhal fait place à l'éducation sentimentale, mettant ainsi un terme à l'école du libertinage. Quant à Sainte-Beuve, personne mieux que Nietzsche, étrangement, n'a compris l'échec de *Volupté* : «un être féminin au fond (...), avec souvent la langue du libertin cosmopolite, mais sans même avoir le courage d'avouer son libertinage». Et ce fils de pasteur d'ajouter : «Par quelques côtés, c'est un précurseur de Baudelaire.» Eh oui, Baudelaire, «l'amoureux incorrigible» de *Volupté*, qui va redonner à ce mot ses lettres de noblesse toute sybarite. «Moi, je dis : la volupté suprême et unique de l'amour gît dans la certitude de faire le mal. — Et l'homme et la femme savent de naissance que dans le mal se trouve toute volupté.» De là Bataille : la littérature et le mal, sans qu'il soit encore nécessaire d'y insister.

\*

Que la volupté ait été céleste pour Balzac et immatérielle pour Hugo, de *Volupté* de Sainte-Beuve à *L'éloge de la volupté* de Jouhandeau, elle est vouée à l'ignominie dans laquelle la tenait déjà Platon comme «amorce ou appât du mal» : «idée juive, abominable» selon Louÿs, «sentiment chrétien» selon Jouve, la volupté se paie chez Anatole France et devient une servitude pour Georges Duhamel. Le

point le plus drolatique de cette escalade se trouve dans Marcel Aymé : «L'amant l'étreignit encore. Cette fois, elle eut un sourire de gratitude et de complicité; son corps (...) fut traversé par un *rhumatisme de volupté*, elle étouffa un long cri d'étonnement.» En effet, la pauvre, elle a dû en prendre pour son rhume! À toute cette volupté mollasse qui induit la pensée en erreur, il est temps de redonner à la *voluptas* la «volonté indomptable» dont a fait preuve Isidore Ducasse : «En son nom personnel, malgré elle, il le faut, je viens renier, avec une volonté indomptable, et une ténacité de fer, le passé hideux de l'humanité pleurarde. (...) Je méprise et j'exècre l'orgueil, et les voluptés infâmes d'une ironie, faite éteignoir, qui déplace la justesse de la pensée.»

\*

Si *L'insoutenable légèreté de l'être* a connu le succès au point qu'un marchand d'écran et de rêves en a fait un film (insignifiant, du reste, et *kitsch*), Kundera s'est arrangé cette fois-ci pour que son dernier roman, *L'immortalité*, ne passe pas l'écran, même si Agnès, son héroïne, se représente la volupté comme volonté d'être vue... de Dieu, il est vrai, et non des hommes. «Agnès se souvient que jadis, dans son enfance, elle était fascinée par l'idée que Dieu la voyait et la voyait sans trêve. C'est alors, sans doute, qu'elle avait ressenti pour la première fois cette volupté, cette étrange délice que les humains éprouvent à être vus, vus à leur corps défendant, vus dans les moments d'intimité, vus et violés par la vue. Sa mère, qui était croyante, lui disait «Dieu te voit» en espérant lui faire perdre l'habitude de mentir, de se ronger les ongles et de se fourrer les doigts dans le nez, mais il se produisait tout le contraire; c'est précisément lorsqu'elle s'adonnait à ses mauvaises habitudes, ou dans ses moments de honte, qu'Agnès imaginait Dieu et lui montrait ce qu'elle faisait.» L'importance de cette longue citation, outre d'ajouter une pièce au florilège de la volupté, est de mettre le doigt sur la place que tient la mère dans l'éducation de sa fille et qu'à ce niveau, faut-il sans cesse le rappeler, se situe le nerf de la guerre que lui livre le libertin, comme l'a très bien résumé, encore une fois, André Malraux : «L'intelligence, qui, dans les *Liaisons*, ne s'oppose somme

toute qu'à la bêtise (ou à la vertu) finira par rencontrer chez les Mères un plus redoutable ennemi.»

\*

De Pétrone à Proust, de Tacite à Aquin, de Giordano Bruno à Salman Rushdie, il faudrait faire l'histoire de ces experts en voluptés qui, par leurs écrits, ont fait que la littérature se dresse souverainement contre toute forme d'inquisition, de totalitarisme, d'intégrisme.

\*

Dans ses notes sur *Les liaisons dangereuses*, Baudelaire écrit : «La Révolution a été faite par des voluptueux. (...) Les livres libertins commentent donc et expliquent la Révolution.» Suite à cette année du Bicentenaire de la Révolution, est-il permis de dire que, de Gombrowicz à Kundera, d'autres livres libertins commentent et expliquent donc, aujourd'hui, la fin du régime communiste? Sans se cacher, cependant, que, malgré Proust, sévissent d'autres Sainte-Beuve, toujours prêts à intégrer le jansénisme et à promouvoir une société de pygmées littéraires. Ou pour parler comme saint Bernard de Clairvaux : «Personne en ce siècle pervers qui puisse avoir ce qu'il veut; le juste ne peut pas plus se rassasier de justice que le voluptueux de volupté...».